

## Exposé de Roland RIES

### « Failles entre ancien et nouveau et difficultés d'émergence du nouveau »

**Chantal DILLER :** Est-il besoin de présenter Roland Ries ? Nous ne pouvions espérer mieux que vous-même, avec votre longue expérience de la vie publique, monsieur le sénateur-maire, pour évoquer ce thème de l'Ancien et du Nouveau et les difficultés d'émergence du nouveau pourtant si nécessaire et si attendu...

**Roland RIES :** Je suis impressionné par ce que je viens d'entendre et j'imagine que le niveau des interventions précédentes était au moins à la même hauteur... Je connais bien Israël NISAND et je sais quelles sont ses capacités de captiver un auditoire, ne serait-ce qu'au moment du Forum européen de la bioéthique qui est devenu un moment important à Strasbourg, et dont il est le père.

Du coup, je me sens très modeste et très humble. Je suis un peu dans la situation de l'honnête homme au sens du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle, celui qui a des idées sur tout, modestement, mais qui n'est spécialisé dans rien. Je crois que c'est ce que vous attendiez de moi et je vais essayer de jouer pleinement ce rôle, étant entendu que je m'y suis un peu préparé avec le temps que j'avais. Christiane m'y a aidé en me recommandant des lectures, ce que j'ai fait en lecture en survol, mais j'y ai quand même consacré du temps parce que le sujet me paraît passionnant. Quand tu m'en as parlé, Liliane, j'ai dit que c'est un sujet qui m'intéresse : comment gérer le passage de l'ancien au nouveau ? Comment gérer ces failles qui apparaissent aujourd'hui ? Comment permettre au neuf d'émerger ? C'est effectivement pour moi un sujet général et qui trouve des illustrations dans bien des domaines de l'activité humaine, qu'il soit philosophique, scientifique ou sociétal ; dans tous ces domaines, l'évolution elle-même est inscrite dans ces logiques. Pour que nous puissions avancer, il faut s'appuyer certes sur le passé, mais en même temps le dépasser et donc même l'oublier, faire autre chose. Je pense que, plus que jamais, nous avons besoin d'explorer ces pistes nouvelles.

Je me suis interrogé dans un premier temps sur votre titre général « XXI<sup>e</sup> siècle, une nouvelle Renaissance ? », et je me suis souvenu de réflexions qui avaient été menées par Jacques Le Goff, qui a été mon directeur d'une thèse que je n'ai jamais finie sur l'image de la femme dans les fabliaux du Moyen Âge – vaste sujet intéressant, mais j'ai été pris par d'autres occupations et d'autres activités. J'ai lu son livre sur sa vision de l'histoire. Ceux d'entre vous qui s'intéressent à ces questions le savent peut-être : Le Goff s'inscrit en faux contre l'idée que le Moyen Âge aurait été une période de grande obscurité et que tout à coup, la lumière fut autour du XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle avec la Renaissance qui aurait tout inventé, et que le monde moderne trouverait ses racines uniquement dans la Renaissance. Il le conteste et il prétend, non sans raison et avec des exemples, que la Renaissance elle-même a été préparée par des évolutions au Moyen Âge, même si effectivement elle a permis de se référer aux textes eux-mêmes, que ce soient les textes de l'antiquité gréco-latine ou ceux de la Bible, des évangiles. La réforme, au fond, c'est le recours aux textes et non pas le recours à ceux qui ont interprété les textes et qui, parfois, les ont transformés pour les besoins de leur cause.

Je suis plutôt sur l'idée de Le Goff d'une continuité historique, et quand on dit que le XVI<sup>e</sup> siècle est comme ceci ou que le XVIII<sup>e</sup> siècle est comme cela, c'est une manière un peu réductrice et schématique d'appréhender l'évolution des choses. Je pense qu'elle est plus linéaire, avec quelquefois des retours en arrière : l'exemple le plus frappant est la régression formidable de l'Allemagne hitlérienne qui s'inscrivait dans un déroulement où de grands esprits, de grands musiciens, de grands artistes, étaient en quelque sorte des phares de l'humanité. On voit bien par là que l'évolution a un caractère linéaire, mais aussi un caractère chaotique qui ne correspond pas forcément au siècle entier qui, pour les besoins de la cause ou peut-être de la pédagogie, se trouve dans nos manuels.

La renaissance aujourd'hui, pourquoi pas ? Je dirais plutôt « période de profonde mutation ». Je pense que de ce point de vue, les XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles étaient en Europe une période de grande mutation et qu'actuellement, nous y sommes aussi. De ce point de vue, effectivement, nous pouvons espérer une renaissance ou plus exactement un changement de logiciel, comme on dit, une transformation de notre regard sur les choses, de nos comportements, et même de nos manières de penser.

Je voudrais découper ma matière en trois tranches connectées les unes avec les autres, pour faire œuvre de pédagogie et pour être clair. Je suis de ceux qui fonctionnent sur un rythme ternaire, sachant que d'autres sont sur un rythme binaire et que d'autres encore sont sur des rythmes plus abondants.

Ma première réflexion concerne ces failles dont il est question dans le sujet qui m'est donné, ces failles qui renvoient à un rythme de plus en plus rapide d'évolution dans le domaine scientifique, technique, sociétal, politique... Si je voulais être simple, je dirais que pendant longtemps, on avait un divorce grandissant entre les évolutions et les progrès scientifiques et techniques d'un côté, et puis une certaine stagnation de la pensée philosophique qui avait du mal à suivre les évolutions de la science. Vous connaissez la formule de Rabelais : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme. » Il voulait dire par là que les évolutions scientifiques et techniques du XVI<sup>e</sup> siècle étaient déjà telles que le risque existait de ne pas les maîtriser parce qu'on n'avait pas évolué du point de vue moral et philosophique au même rythme que du point de vue scientifique. Je pense que nous faisons encore ce constat il y a trente ou quarante ans. Aujourd'hui, c'est tout le champ de la pensée, qu'elle soit scientifique, technique, philosophique ou morale, qui est questionné. Les choses ont tellement évolué et – nous en parlions souvent avec Israël NISAND – ce qui arrive dans le domaine de la médecine et de la biologie nous oblige à nous interroger sur ce que nous sommes.

Qu'est-ce qu'un être humain aujourd'hui lorsqu'on lui a greffé le cœur ou les poumons ? Qu'est-ce qui reste de l'identité personnelle dans l'homme rafistolé, dans l'homme en morceaux ? Nous sommes parfois des morceaux d'autres personnes, et nous restons quand même une personne identifiée monsieur X ou madame Y. Ces questions-là obligent au fond à une révolution intellectuelle – j'allais dire, si le terme n'était pas connoté péjorativement, à une révolution culturelle – pour simplement essayer de faire coïncider le plus possible l'évolution scientifique, médicale, technique, et notre façon de maîtriser la pensée.

En l'espace de peu de temps, nous sommes passés d'une vision d'un monde illimité, inépuisable en quelque sorte, à la conception d'un monde fini. Dans la campagne électorale des élections municipales, nous avons évoqué l'idée d'économie circulaire. C'est un concept très nouveau : c'est non seulement le recyclage, mais c'est la reprise de tous les matériaux, de tout ce que nous utilisons et qu'auparavant, nous jetions, avec toutes les difficultés que nous avons pour traiter ces déchets. L'idée, c'est de se mettre dans une sorte de cycle où les éléments que nous utilisons sont indéfiniment réutilisés. C'est déjà vrai pour le verre : à condition évidemment de ne pas le balancer dans la décharge publique, il est indéfiniment réutilisable sous diverses formes. Nous sommes contraints à cette économie circulaire parce que nous avons bien conscience que nous sommes dans un monde fini, avec sept milliards d'hommes et de femmes et une impossibilité d'aller coloniser une quelconque autre planète. C'est un vrai changement. Je me souviens d'une époque où, dans les campagnes alsaciennes, il y avait un petit endroit appelé *Kiesgrub* où l'on balançait les boîtes de conserve ou ce qu'on n'utilisait plus, et c'était très peu ; on le jetait derrière le fumier, ce qui pouvait pourrir pourrissait, et ce qui ne pouvait pas pourrir restait. Aujourd'hui, c'est inimaginable. En l'espace d'une génération, donc très rapidement, nous sommes passés d'une économie de la consommation et du gaspillage à une économie contrainte de recycler et d'être attentive au caractère limité de tous les matériaux que nous utilisons. Je pense que ce point concerne beaucoup de domaines de la connaissance.

Un autre sujet que je voudrais évoquer est la faille, par rapport à ce qui se passait il n'y a pas si longtemps encore, au niveau géostratégique. De façon schématique, pendant longtemps, nous avons vécu sur l'exploitation des pays du Sud par les pays du Nord, ou l'exploitation par les pays colonisateurs des pays colonisés. C'est-à-dire que nous allions ponctionner les ressources et la main-d'œuvre, éventuellement sous forme d'esclavage, et puis le monde était équilibré, si je puis dire, dans ce déséquilibre-là. Il y avait une partie, d'ailleurs restreinte, de la planète qui était non pas riche globalement, mais qui constituait un des secteurs de développement, et une autre partie qui servait à ce développement-là. Aujourd'hui, de plus en plus de pays émergent et font concurrence aux anciennes sociétés opulentes, et je trouve que c'est une bonne chose. On ne peut pas imaginer qu'il faille perpétuer des systèmes où les uns ont plus que le nécessaire et où les autres crèvent la faim. Cette émergence de pays-continent du sous-développement au développement est une faille, par rapport à ce que nous connaissions il y a quarante ou cinquante ans, tout à fait considérable.

Enfin, je voudrais aussi parler, mais beaucoup moins savamment que vient de le faire Pierre COLLET, de l'évolution des nouvelles technologies de l'information et de la communication. J'ai été très intéressé par le schéma des révolutions qui partent de quelques-uns et qui arrivent à des seuils critiques où la révolution ne peut plus être arrêtée, si j'ai bien compris ; et même s'il y a quelque part un leader charismatique qui est tué, il sera remplacé parce qu'on a dépassé le seuil du retour en arrière. Je pense qu'il faut être très vigilant à cela. Il m'arrive parfois de me dire : si les nazis avaient connu cette technique ! Ils avaient des techniques, mais rudimentaires par rapport à cela, et Dieu sait s'ils ont fait les dégâts que vous connaissez sur l'opinion allemande et au-delà. Donc il faut être d'autant plus vigilant, sur le plan politique, qu'il existe ces outils qui, non maîtrisés ou maîtrisés par des gens qui ne sont pas des démocrates ou des républicains, peuvent être extrêmement dangereux.

Nous voyons bien à travers ces quelques exemples que nous avons changé de paradigme ; nous sommes dans un monde qui était impensable il y a peu. Les téléphones portables, il y a quinze ou vingt ans, c'était l'émergence des nouvelles technologies de l'information et de la communication ; aujourd'hui, nous sommes très au-delà de ça et le rythme continue à s'accélérer. Je pense que devant ce constat, il est nécessaire de voir quelles sont les perspectives, et ce sera mon point suivant.

Pourquoi le neuf fait-il peur ? Et pourquoi ces situations que nous connaissons – nous avons beau faire, elles existent et existeront encore plus – nous font-elles peur ? D'abord parce que naturellement, l'homme a tendance, face à l'émergence du nouveau, à se dire : ce n'est pas bien, ce qu'on a, mais ça pourrait être encore pire. Il y a des exemples dans l'histoire qui montrent qu'à vouloir faire le bien de l'humanité en théorie, on arrive à des régressions, et donc à cet état d'esprit « je sais ce que j'ai et ce n'est peut-être pas très bien, ça fait de la pauvreté et des injustices à travers le monde, mais ça pourrait être encore pire » ; donc, l'inconnu fait peur.

J'ai toujours été un admirateur des écrivains utopistes, mais je vous ferai observer qu'ils ont toujours mis leur pays idéal dans des îles lointaines, justement parce que c'était un terrain d'expérimentation ; il ne fallait pas aller dans le réel tel qu'il était, parce qu'on ne savait pas très bien où on mettait les pieds. D'ailleurs, il est vrai que certains utopistes avaient tendance à devenir totalitaires au sens où ils cherchaient à tout contrôler, y compris les relations entre les hommes et les femmes, et bien sûr les esprits déviants qu'il fallait mettre au pas en les intégrant dans des systèmes censés permettre une production facilitée où chacun avait sa place, mais où la liberté individuelle était remise en question.

Je pense que faire du neuf, c'est non seulement prendre un risque, mais cela suppose aussi de la combativité intellectuelle, d'essayer de se coltiner avec des éléments inédits, et donc cela exige du travail, de l'énergie, de la patience éventuellement, peut-être aussi de la prudence parce qu'on ne peut pas non plus faire n'importe quoi. Bref, il est plus confortable d'être dans l'ancien que d'explorer des pistes nouvelles. Et pourquoi ne pas le dire aussi : pour que le nouveau apparaisse, il faut que le vieux meure ; je ne parle pas nécessairement des individus, mais du système lui-même. Tout cela fait que nous sommes aujourd'hui dans des situations où le vieux a du mal à mourir et où le neuf a du mal à naître – pour simplifier les choses.

Je ne suis pas un pessimiste ; je ne m'appelle pas Schopenhauer, parce que je pense que cela ne sert à rien d'être dans le déclinisme, dans le négativisme, le « tout va mal », « c'est une catastrophe », etc. Je suis de ceux qui pensent que la période est difficile, mais qu'elle offre en même temps ses chances. Je vais même aller un peu plus loin : c'est lorsqu'on a des obstacles et des difficultés qu'on a le plus besoin d'intelligence. Voici un exemple auquel je suis confronté en ce moment : vous le savez tous, la période sur le plan économique, pour le pays et pour les collectivités locales, est difficile. Il y a moins d'argent, on ne peut pas augmenter les impôts – ou difficilement –, alors qu'est-ce qu'on fait ? La réponse que je donne à mes services est : « Vous allez faire plus avec moins. Ou au moins autant avec moins. » Quand il y avait de l'argent, Strasbourg était réputée être une ville riche et c'était plus facile, évidemment : ce qu'on ne pouvait pas faire une année, on le faisait l'année suivante ou deux ans après. Aujourd'hui, on ne peut pas forcément avoir des projets qui sont tous des Rolls-Royce. Donc, on va prendre

des Clio éventuellement, mais... qui fonctionnent. Ce qui est important n'est pas le niveau des dépenses, mais le niveau du service rendu aux concitoyens, le niveau de qualité de ce qu'on peut donner. Ce n'est pas forcément le plus cher qui est le meilleur.

Enfin, pour avancer, il n'y a pas de réflexion unique, pas de dogme, pas de maître à penser absolu. Cela a existé à une certaine époque, mais actuellement, je pense qu'il est très mauvais d'aller dans cette logique qu'il y aurait une seule voie possible, que toutes les autres sont dangereuses et qu'il faut les éviter, parce que cela aboutit à casser d'avance toute expérience permettant l'émergence du nouveau. Or, ces expériences, il faut les faire. Au début des années quatre-vingt-dix, lorsque nous avons lancé avec Catherine Trautmann le projet Tramway, combien de fois ai-je entendu des gens me dire « mais c'est entrer dans le XXI<sup>e</sup> siècle à reculons, avec un instrument du XIX<sup>e</sup> siècle ! ». Aujourd'hui, interrogez les gens et 90 % d'entre eux vous diront que c'est formidable. Non seulement cela, mais ils disent qu'il faut continuer, qu'il faut étendre, etc. Donc je crois qu'il faut avoir de l'audace, mais de l'audace maîtrisée, être pragmatique, avancer de façon progressive, évaluer ce qui a été fait, continuer et étendre si cela paraît satisfaisant, modifier le tir si cela paraît insuffisant, arrêter l'expérience si elle ne paraît pas pertinente.

En bref, je pense que cette période que nous vivons est à la fois angoissante et formidablement intéressante parce qu'il y a des possibilités que nous ne soupçonnons même pas, mais qu'il faut explorer avec conviction. De toute façon, il n'y a pas d'autre voie, ou alors nous allons pleurer les uns et les autres sur la difficulté des temps : ça ne va pas, ça ne va pas... Je ne suis pas de ceux-là. J'essaie d'être positif et d'insuffler cette énergie positive – c'était le slogan de ma campagne – à mes concitoyens. Merci de votre attention.

### Débat

**Israël NISAND :** Merci, Roland, pour cette bouffée d'optimisme. J'aimerais avoir ton commentaire sur la réflexion suivante : l'innovation détruit. Quand internet est arrivé, il a fallu détruire les minitels et les mettre à la casse. Je suis, comme toi, très attaché à ce que la civilisation occidentale ne disparaisse pas, car ayant amené l'autonomie de l'individu, elle est extrêmement précieuse. Malheureusement, nous sommes entourés de civilisations où l'autonomie de l'individu compte fort peu. Nous pouvons être contre les tsunamis, mais nous ne pouvons pas les interdire ; un tsunami que nous ne pouvons pas interdire s'appelle la mondialisation, qui fait que nous allons tendre vers le fait de mettre un signe égal entre les niveaux de vie de toutes les personnes de la planète. Je ne vois pas, avec la liberté de circulation des biens et des personnes, comment nous pourrions nous y opposer, ni en Europe ni vers l'extérieur de l'Europe. Ce n'est pas bien vu, parce que le niveau de vie dans des pays émergents ne correspond absolument pas au niveau de vie des personnes qui vivent ici. La puissance du capitalisme fait que quand on peut fabriquer une culotte dix fois moins chère ailleurs, qui va être portée par quelqu'un ici, cela permet d'augmenter les marges, donc je ne vois pas comment nous pourrions empêcher de le faire. Nous savons tous que nos gouvernants sont incapables de nous protéger contre ce tsunami qui s'appelle mondialisation, et qui signifie mettre un signe égal sur les niveaux de vie des gens. Personnellement, je n'entends pas les politiques – ni à gauche ni à droite – nous dire comment faire en sorte pour que nous arrivions à maintenir et nos niveaux de vie et nos autonomies. Comment réagis-tu vis-à-

vis de ce tsunami sur lequel, politiquement, on ne nous donne aucune perspective, et qui est là, ambiant, présent, constant, et dont nous ne faisons que vivre les premiers tumultes ? Bien entendu, cela ne va pas se faire tout doucement mais dans la douleur, et personne ne peut l'empêcher. Que dire et que faire ?

**Roland RIES :** Merci, Israël, d'avoir posé une question redoutable... J'ai envie de dire, pour paraphraser Ésope parlant de la langue spécifiquement, que « c'est la meilleure et la pire des choses ». La mondialisation, pour moi, c'est pareil. C'est la pire des choses parce que le bout du chemin, c'est le nivellement, et probablement le nivellement par le bas. Quand je disais tout à l'heure que les pays émergents sont légitimes à vouloir émerger, il n'y a aucune raison qu'*ad vitam aeternam*, il y ait des pays qui soient par construction des pays pauvres, et d'autres qui soient des pays riches. Je pense que dans le système de valeurs humanistes occidentales, ce n'est pas justifiable, moralement parlant.

La réponse à ta question est, à mon avis, non pas du côté du pouvoir d'achat ou des productions à bas prix dans l'atelier mondialisé qu'est devenue la Chine, mais dans un système de valeurs de référence qui devrait s'étendre universellement. Nous en sommes loin. Car si les Chinois aujourd'hui fabriquent des objets à bas prix, c'est parce qu'ils exploitent leur population, parce qu'ils ne sont pas attentifs à l'environnement – encore qu'ils sont en train de changer un peu là-dessus –, parce qu'ils ont besoin de nous concurrencer avec les moyens qui sont les leurs. Il faudrait arriver par miracle, je ne sais comment, à imposer des normes draconiennes en matière par exemple de préservation de l'environnement – je ne parle même pas d'exploitation parce que toutes les révolutions qui ont été faites n'y ont rien changé. Néanmoins, je crois que là aussi, la bataille est culturelle, politique et idéologique au sens où il faudrait que cette mondialisation permette un jour de se mettre d'accord sur un certain nombre de fondamentaux, de valeurs de base, et qu'à partir de ces valeurs de base, nous ayons une concurrence régulée et juste entre les pays. Cela supposerait quelque part un gouvernement mondial ou des instances de régulation mondiale. Nous n'en avons quasiment pas ; il y en a quelques-unes telles que l'Organisation mondiale du commerce, l'Organisation mondiale de la santé, mais sans grand pouvoir de coercition, à vrai dire. Il faudrait parallèlement faire progresser l'idée qu'il y a des valeurs communes à l'humanité, et je pense qu'il y en a : le respect de l'autre dans sa différence, la concertation publique, le droit à la santé, le droit à l'éducation, ce genre de choses paraissant basiques chez nous, mais qui sont loin d'être aujourd'hui des valeurs universelles... Il y a donc à la fois une bataille culturelle, politique au sens de la promotion de valeurs qui devraient avoir un caractère universel, et une bataille plus technique et politique qui est de mettre en place des instances internationales pour réguler cette mondialisation. Ce dont je suis sûr, c'est que nous ne reviendrons pas en arrière, et ceux qui rêvent de fermer les frontières apportent une mauvaise réponse à la question posée ; les murs seront escaladés, nous le voyons tous les jours, même au péril de la vie de ceux qui le font en traversant la Méditerranée, à Lampedusa ou ailleurs.

Israël, tu n'attendais pas de moi une réponse miraculeuse ! J'essaie d'approcher ces questions en sachant que nous sommes embarqués là-dedans et que, sauf à rapprocher les points de vue et notamment la croyance à des valeurs humanistes de base, nous aurons bien du mal à faire en sorte que la langue selon Ésope – et donc la

mondialisation – soit la meilleure des choses, puisqu'elle risque d'être la pire des choses. Je m'excuse d'avoir terminé sur une note pessimiste, ce n'est pas mon style...

**Liliane HAMM :** Cette réflexion devrait se poursuivre sur la notion humaine de richesse et de valeur, parce que nous confondons souvent les deux. Je ne parle pas des valeurs morales, mais de la valeur au sens économique du terme. Jusqu'à la Renaissance, la richesse, c'était l'or et les métaux ; à la Renaissance, c'était les manufactures, l'industrie et le commerce ; jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, c'était la terre. Aujourd'hui, il faudrait s'interroger : qu'est-ce que c'est, la richesse ? Comment se crée-t-elle ? Par des spéculations par ordinateurs interposés qui accumulent des sommes faramineuses, qui naviguent dans tous les domaines, jusque dans le domaine de l'art sur lequel on spéculé de façon éhontée, sans réfléchir aux conséquences que cela peut avoir. Je ne parle même pas de la Bourse et des grandes banques comme Goldman Sachs et autres... Sur quoi devront reposer nos réformes futures et notre monde futur ? Uniquement sur la richesse matérielle ? N'y a-t-il pas d'autres richesses comme l'éducation ou le droit à la santé, qui devraient être primordiales par rapport aux richesses matérielles conduisant à un gaspillage éhonté de nos richesses naturelles ?

**Roland RIES :** Ce que tu dis là rejoint ce que nous évoquions tout à l'heure, à savoir que l'accumulation d'argent et de biens matériels, qui est aujourd'hui considérée dans une grande majorité d'opinions au niveau mondial comme l'objectif final, ne l'est sans doute pas. Nous le voyons d'ailleurs dans les exemples concrets de gens qui ont accumulé et qui finissent par en être très malheureux. Je ne vais pas reprendre *Le Savetier et le Financier* de La Fontaine, mais l'idée que la satisfaction de l'être humain n'est pas dans l'accumulation et l'appropriation des choses, mais éventuellement dans leur usage, serait déjà un grand progrès ; nous serions à ce moment-là dans une logique de mutualisation.

Prenons un exemple simple qui existe à Strasbourg : il y a une quinzaine d'années, nous avons mis en place un système appelé Citiz ou Auto'trement, qui consiste non pas à être propriétaire du véhicule le plus grand, le plus attractif possible et donc le plus cher, mais à acheter l'usage du véhicule pour une période donnée, et donc à être dans des formes de mutualisation, d'utilisation en temps partagé. C'est la même chose pour les vélos que l'on met en libre-service. Après tout, si j'ai la possibilité d'utiliser un vélo en bon état et dans de bonnes conditions, est-ce que la propriété de ce vélo, s'ajoutant à toutes les autres propriétés, va me donner plus de satisfactions que son usage à temps partagé avec les uns et les autres ? Là, nous sommes vraiment dans le culturel, dans des modifications de comportement. Il me semble que, du côté des jeunes en tout cas, cette idée de privilégier le droit d'usage et non pas nécessairement la propriété progresse – peut-être trop lentement, mais je pense que ce sont des formules d'avenir. Cela concerne aussi le logement et beaucoup d'autres domaines. En tout cas, je suis intimement convaincu, et cela se verra de plus en plus, que l'accumulation du capital et des hautes rémunérations dont tout le monde rêve n'est sûrement pas la meilleure façon d'arriver à un équilibre personnel.

**Joseph FULLSACK :** Je voudrais relever, dans votre intervention, ce qui a trait au nouveau. Traditionnellement, le nouveau est annoncé par une instance légitimée à l'annoncer : chronologiquement parlant, la religion d'abord, le politique après, puis la science ou la technoscience dont nous avons entendu les défis dans l'exposé de

monsieur NISAND. Qu'est-ce qui, aujourd'hui, garantit à la parole politique qu'elle a légitimité pour annoncer le nouveau ? Autrement dit, comment faire pour restaurer la légitimité de la parole politique dans notre monde commun ?

**Roland RIES :** C'est une vaste question ! Je vais vous répondre très précisément, en mettant le focus sur la situation actuelle de la classe politique par rapport au reste de la population, et en essayant d'élargir un peu dans un deuxième temps.

Il est clair qu'aujourd'hui, la parole politique est disqualifiée, c'est-à-dire que personne ne croit plus aux discours des politiques, qu'ils soient de droite ou de gauche. Parfois, on va chercher ailleurs, notamment du côté de l'extrême droite parce que c'est une parole simple, probablement inexacte, mais comme on a essayé le reste, on va de ce côté-là ; c'est évidemment très dangereux, de mon point de vue. La confiance que les citoyens peuvent apporter au discours politique n'existe à mon avis que très faiblement, mais je dois reconnaître qu'on raconte tellement de choses dans les campagnes électorales qui ne sont pas suivies d'effets qu'à la fin, les citoyens considèrent effectivement que cette parole n'a pas de sens. Je suis même de ceux qui pensent que la période électorale, pour le discours politique, est le plus mauvais moment pour parler : tout le monde parle, c'est une caisse de résonance formidable relayée par les médias et dans cette cacophonie, la tendance est à se boucher les oreilles et à dire « je sais pour qui je vais voter ou ne pas voter, mais je n'écoute pas, je ne suis pas les campagnes ». Cela me fait toujours rire quand on dit qu'untel a fait une très bonne campagne, que l'autre en a fait une mauvaise, donc lui a gagné, lui a perdu... Non, ce n'est pas comme ça que cela se passe, les choses viennent de plus profond et de plus loin. La parole politique, surtout en campagne électorale, est encore plus disqualifiée qu'en temps ordinaire.

Cela m'incite à aller un peu plus loin : je ne suis pas sûr que ce soit au politique d'annoncer le nouveau. Je pense que le nouveau émerge de tous les côtés par le mouvement de la société, sauf qu'il a du mal à émerger parce qu'il est bloqué par les conservatismes, peut-être aussi par la classe politique qui l'empêche de naître. Il y a sûrement des responsabilités. Ce neuf, qui est consubstantiel à l'évolution dans le domaine des sciences et partout ailleurs, émerge depuis longtemps et s'accélère, mais aujourd'hui, il émerge aussi dans le domaine moral, philosophique et pas suffisamment dans le domaine politique ; tout cela fait que nous sommes en retard, en quelque sorte, sur l'évolution des choses. Notre souci devrait être, pour les politiques comme pour les citoyens, d'essayer d'appréhender intellectuellement, moralement et philosophiquement ces évolutions, pour éviter qu'elles n'aillent dans n'importe quelle direction – et c'est possible qu'elles aillent dans n'importe quelle direction. Il y a là, à mon avis, un moment de faille. Il va falloir que nous adaptions nos logiciels intellectuels à cette situation. Donc, je ne crois pas qu'il y ait des messies ou des gens qui soient chargés d'annoncer le neuf : le neuf arrive, mais il ne parvient pas à émerger assez rapidement à cause de ces pesanteurs que j'évoquais tout à l'heure.

C'est ma conception à moi, mais il y a du travail à faire parce que le politique aussi est à l'image des citoyens ; après tout, ce sont les citoyens qui délèguent leur pouvoir de décision, pour une période donnée, aux politiques. Donc, le haro sur le politique, le « politique bashing », le « c'est la faute aux politiques », cela me paraît être un réflexe



un peu rapide. C'est collectivement qu'il faudrait prendre en charge ces questions, mais cela n'en prend pas trop le chemin.

**Pierre COLLET :** Il y a tout de même des choses qui changent énormément, notamment sur la connaissance. Actuellement, les connaissances doublent environ tous les neuf ans – cela s'estime par le nombre de papiers qui sont publiés, etc. Cela a de grosses implications et veut dire qu'en neuf ans, il y a autant de connaissances qui ont été produites que depuis l'origine des temps. Donc, dans neuf ans, il y aura autant de connaissances qui auront été produites que depuis le début de l'humanité jusqu'à aujourd'hui. C'est une première chose.

Si l'on regarde quelles sont les entreprises actuellement au top mondial, ce ne sont plus des entreprises qui sont basées sur des biens matériels. Apple a démarré dans un garage occupé par un jeune barbu avec des cheveux hirsutes, qui a essayé d'imaginer. C'est la même chose pour Microsoft avec Bill Gates, etc. En fait, depuis un certain temps, on assiste à l'avènement d'une nouvelle économie qui est l'économie de la connaissance ; elle ne fonctionne pas de la même manière que l'économie matérielle. Je vais vous donner un exemple. Le transfert matériel, c'est un transfert immédiat : si je veux vous donner dix euros, cela va me prendre le temps d'écrire un chèque et si je veux vous donner cent mille euros, il me faudra le même temps ; le transfert de biens est un transfert immédiat. Le transfert des connaissances n'est pas du tout pareil, car je ne peux pas vous transférer dix années de connaissances de cette façon. Cette nouvelle économie de la connaissance est basée sur la chose suivante : la connaissance, c'est une multiplication entre l'attention et le temps. Aujourd'hui, par votre exposé, vous venez de nous transférer des connaissances, et comment est-ce que cet échange s'est produit ? Premièrement, vous avez réussi à nous captiver parce que votre discours était très intéressant, donc il y avait de l'attention de notre part ; mais cette attention, il a fallu la coupler avec du temps, et ce n'est qu'avec ce couplage entre attention et temps que la connaissance est capable de se transférer.

Une des autres applications de cette nouvelle économie de la connaissance qui existe maintenant – et on le voit encore une fois sur tous les marchés financiers –, c'est qu'à sa naissance, tout être humain a le même capital, la même richesse en connaissances. Bien sûr, on peut dire que la durée de vie est différente et qu'une personne qui décèdera à trente ans aura forcément moins de capital qu'une autre qui décèdera à cent vingt ans... Mais une autre chose qu'on peut observer est que ceux qui ont éventuellement le plus de ressources, ce sont les chômeurs, parce qu'ils ont énormément de temps. Et si ce sont des chômeurs capables d'être très intéressés par quelque chose, tout d'un coup, nous aurons quelqu'un qui va trouver quelque chose de nouveau et qui va accroître ses connaissances, et les connaissances sont maintenant monnayables. Vous avez les fameux *bitcoins*, c'est toute une économie virtuelle qui est en train de se mettre en place et qui n'est plus fondée sur du matériel. Actuellement, c'est en train d'arriver.

Cette économie de la connaissance est aussi une économie additive où, lorsque je partage mes connaissances, je ne les perds pas. Si je partage une pizza avec vous, je vous en donne une part que je n'ai plus ; à l'inverse, si j'ai une connaissance et que je la partage avec vous, elle m'appartient toujours et maintenant, vous l'avez aussi. De plus, c'est quelque chose à énergie positive dans le sens où, si nous partageons des connaissances à deux, nous serons capables de faire quelque chose de plus que chacun,

de manière isolée, avec sa connaissance. Là aussi, nous sommes dans le cadre d'un système complexe émergent. Tout ceci se passe aujourd'hui et les gens, très souvent, n'en sont pas conscients et restent dans un mécanisme économique d'autrefois basé sur des biens. Or, il faut vraiment en prendre conscience.

**Roland RIES :** Je n'ai rien à ajouter. Le partage des connaissances, ce n'est pas le partage des biens, effectivement. Et je considère que nous sommes plus intelligents à plusieurs qu'individuellement, à condition que nous ayons la matière première. Ce que je ne savais pas, c'est qu'en neuf ans, nous accumulons autant de connaissances que dans toute l'histoire de l'humanité. Donc je suppose que Pic de la Mirandole n'est plus possible aujourd'hui...

**Pierre COLLET :** Il y a aussi le fait que nous ne sommes capables d'ingérer la connaissance que de manière linéaire. Et le problème, c'est que la connaissance est produite de manière géométrique, c'est-à-dire de manière exponentielle. Donc, il y a énormément plus de connaissances qui se produisent que ce que chaque homme est capable d'en ingérer, parce que nous ne pouvons lire que notre temps, nous n'en avons qu'un et nous ne pouvons pas le multiplier. Cela pose un autre problème.

**Liliane AMOUDRUZ :** Je voudrais dire que ce que nous entendons est tout à fait fascinant. Mais à travers toutes les interventions, j'ai attendu que quelqu'un fasse l'articulation avec cette course à l'argent de la civilisation qui est la nôtre pour le moment, cette volonté d'avoir de l'argent, quelquefois pour acheter des bêtises qui coûtent très cher. C'est pour moi un problème, les gens qui achètent une montre qui donne l'heure, mais qui la paient une fortune... Je demande qu'on m'explique quelles sont les racines de ce besoin de paraître qui est un besoin très vieux des êtres humains. Là-dessous, l'argent n'est-il pas la matérialisation d'une autre aspiration dont nous n'avons pas parlé : le pouvoir ?

**Roland RIES :** « Si à cinquante ans, on n'a pas réussi à s'acheter une Rolex – ce qui est mon cas –, on a raté sa vie », disait Séguéla... Tu dis que cela fait référence au pouvoir. Peut-être, mais je dirais plutôt que cela fait référence à la compétition pour le pouvoir : être plus que l'autre, avoir quelque chose que l'autre n'a pas et qui, par conséquent, me donne un pouvoir sur lui, réel ou supposé. Cette concurrence interindividuelle a des avantages mais aussi de redoutables inconvénients, parce que dans cette compétition, on s'oppose à l'autre, et pas forcément par des moyens toujours très humanistes, si tu vois ce que je veux dire. Mais il me semble que là, nous sommes dans quelque chose qui est très profondément ancré dans l'être humain.

**Jean-Claude THIERRY :** On parle d'une nouvelle renaissance, mais ne pourrions-nous pas dire *des* nouvelles renaissances ? En comparant le modèle asiatique où l'on est prêt à raser un quartier pour construire, par opposition à nos sociétés qui s'appuient sur une tradition et sur un passé, y a-t-il convergence possible entre ces deux modèles dont l'un semblerait plutôt stagner et l'autre, malgré tout, se développer ?

**Roland RIES :** La question que vous posez est celle du passé par rapport à l'émergence du neuf, mais vous la posez sous la forme de la préservation du patrimoine qui est devenue chez nous quelque chose de très important : garder nos quartiers, mais tout en leur permettant d'évoluer. L'idée que nous sommes uniquement dans la conservation et

que la ville ne doit plus bouger est à mon avis aujourd'hui dépassée. Il faut pouvoir permettre la respiration de la ville, mais évidemment aussi préserver son identité. La ville de Strasbourg, de ce point de vue, est un bon exemple où nous essayons d'allier ces éléments qui paraissent contradictoires, mais qui ne le sont pas en réalité. Ce que je vais dire va peut-être susciter de la controverse dans la salle, mais après tout, pourquoi pas : la façade du magasin du Printemps, sur la place de l'Homme de fer, a été très controversée par les Amis du vieux Strasbourg, mais ils ont fini par l'accepter et considérer qu'il fallait surtout éviter de faire du pastiche. Or, autour de la place de l'Homme de fer, il y a deux bâtiments qui sont d'origine : la pharmacie de l'Homme de fer et le petit bâtiment du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est ce dernier, à côté du Printemps, qui a fait l'objet du débat et nous l'avons préservé. Tout le reste, ce sont des constructions récentes ou complètement défigurées, car la place de l'Homme de fer elle-même est le résultat d'un bombardement. Donc, je pense qu'il faut préserver le patrimoine parce qu'il fait partie de notre identité, mais en lui permettant d'évoluer et de se transformer. Les Chinois n'en sont pas là...

Un jour, j'avais fait une conférence en Chine sur le sujet, avec des maires qui m'écoutaient. J'essayais de défendre l'idée de patrimoine et à la fin, ils ont dit : « Oh, mais quand même, c'est trop vieux. Là, on a prévu un projet de supermarché superbe », etc. C'est la fascination de l'Occident. Les grandes surfaces existent en Europe, mais elles ont vu le jour aux États-Unis, et c'est ce modèle-là qui est devenu un modèle universel, malheureusement. J'étais un jour dans la bande de Gaza avec le premier adjoint de Tel Aviv qui est venu pour la première fois, à l'époque d'Arafat. J'étais avec un groupe de responsables de transports publics européens, et nous avons décidé d'associer à nos travaux les villes de Gaza et Tel Aviv. Nous avons expliqué qu'il fallait faire du transport public plutôt que des autoroutes, etc. À la fin, le maire de Gaza – pas celui de Tel Aviv qui est après tout une ville américaine du point de vue urbanistique – a dit : « Oui mais nous, vous savez, nous avons de grands projets ici, donc nous allons faire une autoroute côtière, et puis à vingt kilomètres à l'intérieur une autre autoroute pour desservir correctement notre territoire, et puis nous allons faire un port, et nous allons faire un aéroport », etc. C'était le modèle américain transposé dans un endroit où il ne correspondait pas, mais il était dans les têtes. Pour revenir à ce que je disais tout à l'heure, je crois qu'il faut lutter contre la pensée unique ou contre le modèle unique. Les pays sont différents, essayons de préserver cette diversité car c'est une des richesses de la planète.

**Pierre COLLET :** Il s'est soutenu la semaine dernière une thèse en littérature comparée, que j'ai eu l'honneur de présider, sur les gâtines et sur la renaissance sur des terres gâtées et en jachère. Dans cet environnement occidental et oriental, nous avons pu constater que c'était un invariant humain de renaître au-dessus de terres gastes, comme on disait autrefois, ou de renaître à partir de quelque chose qui a été gâté.

## Conclusion du colloque

**Chantal DILLER :** Nous arrivons à la fin de notre colloque. Il me semble qu'il a été riche par les apports des différents intervenants, incitatif par toutes les voies qui ont été ouvertes à la réflexion et interrogatif par les nouvelles questions qui ont émergé.

Nous avons bien constaté, à travers les contributions, enthousiasme et angoisse, et que l'espoir est apparemment dans le collectif, le participatif, les idées qui émergent, les échanges, les dialogues entre les religions... C'est apparemment cela qu'il faut retenir comme idée principale.

Vous aurez d'ici quelque temps la possibilité de consulter les Actes du colloque qui seront mis en ligne sur notre site, et cela vous permettra de vous y reporter pour continuer la réflexion.

Merci d'être venu nombreux participer à ce colloque. C'est un encouragement pour tous ceux qui l'ont préparé.

Encore un grand merci à tous les intervenants pour la qualité de leurs contributions, à ceux qui ont travaillé au bon fonctionnement matériel de la journée, et à la librairie du Musée de nous proposer sa table de livres qui présente notamment des ouvrages des intervenants.

Je voudrais terminer en guise de conclusion par une phrase tirée d'une lettre d'Ivan Tourgueniev à Léon Tolstoï en 1856 : « *Ceux qui s'attachent à des systèmes sont ceux qui, incapables d'embrasser la vérité tout entière, tentent de l'attraper par la queue. Un système, c'est un peu la queue de la vérité, mais la vérité est comme le lézard : elle vous laisse sa queue entre les doigts, et file, sachant parfaitement qu'il lui en poussera une nouvelle en un rien de temps.* »

Cette citation décrit dans une certaine mesure la démarche de notre association Espaces Dialogues : esprit critique, mais aussi tolérance à l'égard des différentes approches, sauf celles qui portent atteintes à la dignité de l'homme.

Merci à tous. Nous espérons vous retrouver lors de nos prochaines manifestations qui reprendront en septembre. Je vous souhaite un bon été.